

François 1er et Marcel

Robert Vigneau

L'ange gardien de François Ier

Je l'ai toujours entendu appeler François Ier mais ce nom ne lui vint qu'assez tard, quand il fallut le distinguer de son propre fils qu'on appela François II. Pourtant, il méritait vraiment ce beau titre de premier car il tint pleinement son rôle d'ainé, par exemple quand il fit tellement trimer à son profit ses quatre sœurs et ses deux frères qu'ils n'oublièrent jamais la leçon : selon les idées en faveur du Prolétariat International, on a intérêt à se situer du bon côté de l'exploitation de l'Homme par l'Homme plutôt qu'à l'autre.

Je vois son extrait d'état civil fourni par les archives, il ne mentionne pas la date de son décès. Pardi ! ce décès n'a pas eu lieu. François Ier se débrouilla pour ne jamais mourir. Officiellement du moins. Si bien qu'il doit friser aujourd'hui les cent trente ans. Que sais-je de lui à travers les ragots de famille ?

Car je ne me souviens pas clairement de ce vieillard qui laissa à ceux qui l'ont connu avant son déclin, le souvenir d'un fringant gaillard. Si je l'ai jamais vu, il m'apparut sur le tard avec une carrure rablée, taillé bas de ceinture et surtout armé d'un visage terrifiant : sanglé d'éternelles lunettes de soleil qu'il gardait même pendant la nuit. Ces lunettes aveugles se retranchaient derrière un nez formidable à la fois épaté et aquilin, busqué et boursoufflé, et qu'on découvrait camard sous un autre angle, avec des coquetteries de pied de marmite. A lui seul ce nez constituait une complète leçon d'anatomie.

Les premiers Maury chassés de leur montagne à chèvres par la misère, ont la chance de débiter fort pauvres. N'ayant rien à perdre, ils osent tout. Ils n'ont pas le choix. Très jeune, François Ier ose prendre en location des terres un peu maudites non loin de Vence, le long de la voie ferrée qui file vers Grasse, au delà du lieu dit le Cul-du-Diable ainsi nommé à cause du gouffre alors insondé où s'écrasaient parfois chèvres ou sangliers, et les portées de chat dont on voulait se débarrasser. Aussi cet orifice dégageait-il à travers les ronces qui le cernaient, un constant remugle de charogne et des nuées d'insectes à viande. Personne ne voulait cultiver ce domaine à cause de l'odeur et à cause des mouches. La location coûtera une bouchée de pain. «Les mouches ne me font pas peur, dit le jeune François Ier. Elles me servent de compagnes depuis toujours. Pourquoi me lâcheraient-elles ?» Dans cette campagne vouée à la puanteur, François Ier a le nez de se lancer tout de suite dans la rose de parfumerie. Il vire la modeste luzerne et le simple blé dur. Les parfumeries de Grasse l'assurent d'un gros débouché. Il a compris que les transports changent tout. Maintenant, grâce au train des Pignes, ce tortillard qui sillonne tout l'arrière-pays, la rose se présente fraîche cueillie aux usines de Grasse. Auparavant, au pas nonchalant des canassons ou des bourricots, la fleur aurait fermenté cent fois en chemin.

La rose de mai, industrielle dame odorante, bien gourmande d'engrais, garantit des rendements sans limite. Cette fleur se négocie au kilo. Rien à voir avec la noble fleur coupée des horticulteurs, contingentée, identifiée et numérotée, commerciale. L'odeur de putréfaction stimule la rose de parfumerie, semble-t-il : dans sa campagne, François Ier ne récolte que du premier choix. Il propose des crus meilleurs que ceux des Bulgares. Son bizenaisse rapporte vite : dans quelques années, il achètera le domaine.

Surtout, ce François Maury applique à ses travaux une force d'implication peu commune. S'il bêche, il ne lève pas l'œil de sa bêche. S'il récolte, il ne laisse échapper le moindre pétale. S'il marchande, gare à qui échange des chiffres avec lui. Un esclave terrifiant du devoir agricole ! Il se taille ainsi une situation, fait descendre de leur montagne ses parents en état d'utilisation, emploie ses frères et sœurs avant de consentir à les laisser partir à leur compte. Tout ce monde lui offre des bras gratuits et lui augmente le bien. Avec ça, jamais pingre : il jette l'argent,

pièces et billets, dans une soupière posée sur le rebord de la cheminée. Il n'y jette pas forcément tout ce qu'il encaisse, mais enfin il fait le beau geste : l'important pour sa réputation reste qu'on le voie et surtout qu'on le croie. Qui en a besoin n'a qu'à soulever le couvercle et plonger la main. Mais piocher dans la caisse devant tout le monde ! On respecte trop l'argent quand on se trouve pauvre, il le sait bien.

Vers la trentaine, il marie un tendron de quatorze ans, Françoise, le même prénom que lui mais en féminin, tout juste pubère. Elle joue encore à la poupée la veille des noces. Il lui plante sans tarder une huitaine d'enfants dans le ventre. Toujours son obstination de tâcheron terrifiant. Elle deviendra une *petite* vieille délicieuse (quand je l'ai rencontrée), charmeuse, attendrissante, une personne minuscule avec ce joli menton pointu derrière lequel se cachent les despotes habiles à vous emberlificoter de miel pour mieux vous tenir sous leur contrôle. Ses cinq enfants adultes, (sur les huit, trois passent dès la prime enfance), elle leur arrivait à peine à la ceinture mais elle les dirigeait d'un soupir, d'un sourire. A tout bout de champ, un rire clair de jeune fille lui montait du corsage pour lui entresecouer les rides du visage. Elle avait au bout du nez un point de beauté fin comme moucheron. Cela lui donnait un charme rassurant. Elle courait la colline pour cueillir selon la rose des vents les herbes purgatives ou les champignons et prodiguait aux nouvelles mères l'art des remèdes de bonne-femme. Elle connaissait, disait-on, l'art plus secret de philtres à délire que l'on tire des simples et autres sorcellerie en tisane. En définitive, une femme d'autant plus dangereuse qu'elle n'en avait pas l'air. Quand je l'ai connue, elle disposait de deux maisons : une large villa récente, claire, avec le gaz, four électrique, baignoire, même le grille-pain, et au bord du chemin la mesure enfumée de ses débuts, étroite et fatiguée, avec une pompe d'eau froide à l'évier, l'âtre sous la cheminée et des courants d'air. Bien entendu, elle habitait la mesure. A lui seul, ce choix indique la dureté de ce tempérament et l'obstination de cette sainte femme.

Sinon, comment aurait-elle résisté et survécu à un vivant aussi superlatif que François Ier, son mari ?

En effet, on raconte avec curiosité au sujet de François Ier que son mariage le gratifie d'un goût pour la polygamie. Avant de se marier, il n'aimait que l'argent rapide, il ignorait tout des femmes. La sienne lui apporte soudain cet éblouissement : il prend fameusement du plaisir à se glisser dans le triangle d'or. Il va appliquer à la fornication le même enthousiasme têtue qu'à l'agriculture. Et la même énergie, comme les nez importants y disposent, dit-on. On raconte qu'il honore trois dames par jour : celle du matin qui l'attend sur le coup de dix heures au coin du bois de Baladié dans l'odeur du chèvrefeuille, celle de cinq heures de l'après-midi, qui surgit dans l'odeur du genévrier après le virage vers La Bouiche, celle de la nuit enfin, Françoise sa femme dans ses éternelles odeurs de lait nourricier. On raconte que plus tard encore, il installe dans le lit conjugal une grande sicilienne brune qui se prétend veuve d'un marquis russe blanc et qui lance en rêve des injures à voix haute dans d'étranges langages mouillés. Elle dort du côté du mur. Françoise s'allonge du côté du bord afin de ne pas déranger quand elle se lève dans la nuit pour donner la tétée à petit Tonin. François Ier s'allonge royalement entre la reine et la favorite, la maman et la putain : quand il ronfle sur le dos, il dort formidablement à l'aise sur le matelas fait de ses femmes et il dort tout aussi savoureusement quand, enlaçant une femme dans chaque bras, il s'étale sur le ventre.

Il ferait beau voir que Françoise proteste au sujet de l'intruse. Plus souvent qu'à son tour, son mari lui a fait mesurer comme il a la main lourde. Pourquoi chercher d'autres raclées ? La veuve sicilienne ne la soulage-t-elle pas des assauts conjugaux ? On raconte que les deux femmes deviennent amies, qu'on les voit ensemble dans la colline en train de dénicher les asperges de mars ou de ramasser les escargots après les orages d'août. Françoise laisse même la Sicilienne s'occuper parfois de Mimi ou de Tonin, les plus petits des enfants (légitimes ! François se débrouilla pour ne laisser aucun bâtard connu).

Cette Sicilienne a un grave défaut : elle se parfume au musc animal, parfum de mauvaise vie, qui attise les hommes. «Oui, mais il chasse les mouches ! » lance-t-elle à François Ier. Justement, une fois qu'elle a abusé de son chasse-mouche, s'en frictionnant le corps à cause de la canicule, les deux femmes s'en vont bucoliquement cueillir des mûres le long de la voie du chemin de fer, du côté du Cul-du-Diable.

- Soudain un homme noir surgit des ronces, raconte Françoise, il m'a tout l'air d'un gitan, mais un gitan comme vous n'en verrez jamais ni vous ni moi, un monstre hors du commun, un géant, un sauvage, excité, les yeux furibards, non, il n'avait qu'un œil, voilà : un borgne. Je m'en souviens seulement maintenant : il s'agissait d'un borgne. Mais un borgne effrayant ! Son œil unique en valait une douzaine, il lançait des éclairs. En plein soleil ! Bref cet inconnu m'empoigne la Sicilienne des mains, en rugissant il la charge sur son dos comme un fêtu de paille, il l'emporte au galop le long des rails, sautant les traverses quatre à quatre, dans la direction de Grasse. Non : la direction de Vence. Enfin non, . de Grasse, oui. Bref, peu importe dans quelle direction, il la fait disparaître, voilà. N'avait-on pas entendu les cris ?

- Un gitan, Tante Françoise ? D'où sort-il, celui-là. Et y avait-il d'autres témoins de cet enlèvement ?

- Hé non, personne d'autre que moi, dit Françoise. Mon récit ne suffit-il pas ? Dites-le si vous ne me croyez pas ?

- Tout de même, un rapt en plein jour, un gitan borgne, une russe sicilienne musquée, voilà bien du rocambolesque, Françoise ! Vous vous moquez de nous.

- Je sais, cela paraît incroyable, dit Françoise. Mais comme la Sicilienne a disparu, il faut bien une explication à cette disparition. Je ne vois que l'enlèvement. En voyez-vous une autre ?

- Une autre ? Si, le meurtre !

- Un meurtre ? Quelle idée rocambolesque, dit Françoise. Et quelle sottise : la pauvre ne possédait même pas sa chemise. Qui voulez-vous qui la tue ? Et pourquoi ? A qui aurait profité le crime ?

- Hé bien, à vous-même, Tante Françoise !

- Nous vivions comme deux sœurs, dit Françoise. Je l'aimais beaucoup. Moi, la tuer, cette petite que j'avais recueilli chez nous, quelle horreur !

- Qui avait intérêt à éliminer une rivale aussi bien installée ? Dites-nous, Tantine, vous ne l'auriez pas un peu poussée dans le Cul-du-Diable, votre Sicilienne, des fois ? Ni vu ni connu, je t'embrouille...

- Cela resterait à prouver, dit Françoise. La même idée a aussi pris mon pauvre François Ier à l'époque : d'après lui, mon gitan cachait un gros mensonge. Prouve-le que je l'ai tuée, ta maîtresse ! je lui disais. Et aurait-il prouvé que j'ai emmenée la Sicilienne cueillir les mûres un peu trop près du Cul-du-Diable et que je l'ai un peu poussée dans le trou où elle a pu tomber, François voulait-il vraiment que les gendarmes arrêtent sa femme, la mère de ses enfants, celle qui portait son nom ? Ces perspectives l'ont fait réfléchir. Mais je crois que je n'ai pas assez expliqué pour que chacun comprenne bien cet enlèvement du gitan qui me fait encore trembler aujourd'hui si bien que je dois vous le raconter à nouveau pour que vous saisissiez bien ce drame que j'ai vécu de la mystérieuse disparition de la Sicilienne, pourquoi personne ne se souvient-il de son vrai nom, à cette femme ?

Les explications reprenaient et en racontant cet enlèvement embrouillé, Françoise dont la voix tremblait encore des années après, mimait la férocité du ravisseur et on souriait de voir cette petite vieille malicieuse si délicate dans son tablier à fleurs, se démener et s'enfler avec tant de maladresse pour imiter la brutalité d'une montagne en rut. «Voilà l'effroyable effet du parfum de musc sur les mâles ! Oui, le musc de la Sicilienne, à n'en pas douter, avait rendu fou furieux ce gitan redoutable. Quel sort affreux la malheureuse a-t-elle subi ? La pauvre, on ne l'a plus jamais revue ! Même pas pour reprendre ses affaires personnelles, oh ! à peine des babioles. »

La mort dans l'âme, Françoise vida joyeusement le flacon de musc sur une rose séchée trouvée sur le chemin et la rangea dans la valise en carton bouilli avec les deux robes, la combinaison rose en jersey de soie, le profond soutien-gorge qui ne connaîtrait jamais l'odeur du lait maternel, une trousse bourrée d'étranges objets, houpette, pinces, mascara et autres utilités de maquillage. Quant au miroir de poche (au dos orné d'une mariée japonaise, identifiable au tsuno-kakushi) et à la lime à ongles, Françoise ne se résolut pas à s'en séparer, elle s'empressa de cacher ces merveilles sous la pile de draps.

François ne parla pas trop d'aller demander aux gendarmes des nouvelles de la Sicilienne. Quand il s'avise de fouiller la valise en carton bouilli, il ne trouve d'ailleurs aucun document d'identité car Françoise y a déjà fait le ménage. Il ne peut donc pas aller se plaindre de la disparition d'une personne dont aucun papier ne prouve qu'elle existe. Seulement, il se montre un peu nerveux. Françoise lui prépare bien des tisanes supposées calmer son chagrin mais il s'en va rôder vers la voie du chemin de fer, essayant de comprendre ce rapt un peu trop fabuleux pour y croire. Une fois, il revient à la maison en déclarant qu'il a décelé entre les pourritures que respire le Cul-du-Diable, un délicieux gémissement de musc. Ça ne cocote pourtant que la carne avariée, prétend Françoise en pleurant, manifestement, son mari sombre dans le délire. Mais en réponse, il entreprend de tabasser sa femme avec une violence si sincère que, craignant qu'il ne l'achève sous les coups, les enfants s'interposent, François II, Fifine et Albert, les plus grands des enfants. Ils réussissent à ligoter leur père enragé. Françoise se relève, essuie le sang de ses balafres, et encore tuméfiée de ses coups, délivre son François Ier et calme tout son monde avec une de ses tisanes pacifiantes dont elle a le secret.

Après cette bagarre générale, il ne lèvera plus jamais la main sur elle. Plus jamais non plus, il ne tournera la tête au passage d'une femme femelle.

Si les tisanes de Françoise calmaient les divagations lubriques de son mari, elles se révélèrent impuissantes à maîtriser ses révélations surnaturelles. En effet, peu après avoir reniflé le musc au Cul-du-Diable, odeur qui se termina donc par un non-lieu familial, François Ier tomba victime d'un prodige plus commun : la Madone lui apparut dans la fumée du train des Pignes. Voici comment : un soir qu'une fois de plus il se trouve à démêler des relents de cadavre et de musc entre les ronces du remblai ferroviaire surplombant le Cul-du-Diable, passent devant son nez deux wagons vides de voyageurs poussés par un gros nuage de vapeur blanche qui émet un boucan de locomotive. Le soleil couchant perce ce nuage d'une légère lumière d'autre-monde et François Ier tombe à genoux quand il y aperçoit en filigrane la Madone, une Vierge Marie d'une blancheur de farine, elle tend sa main vers lui, ses lèvres remuent, elle lui parle, elle lui adresse un message dont François Ier, hélas ! ne peut rien entendre à cause du bruit du train. La vision ne dure que quelques secondes.

Tout d'abord, il ne parle à personne de cette apparition. Simplement, le lendemain, il revient à l'endroit miraculeux et entreprend de prier. Il ne connaît pas d'autre moyen pour convoquer la Vierge. Françoise qui le surveille discrètement, le voit s'agenouiller au milieu des ronces, se signer plusieurs fois, plonger le nez dans le missel qui sert à la photographie des premières-communions successives des enfants, et prendre soudain un air si malheureux qu'elle se précipite à son secours. « Ils ont tout écrit en latin dans ce bon dieu de merde de livre de messe ! » dit-il. Elle s'agenouille auprès de lui et, dans le bourdonnement diabolique des mouches, lui récite en provençal le Notre Père, dont le souvenir lui revient alors.

Il lui raconte ensuite son apparition de la Madone. Qu'en pense-t-elle ? Elle dit qu'elle se sent flattée que la Madone ait choisi son mari pour en faire un saint comme Bernadette. A lui de ne pas la décevoir, la Vierge ! Par exemple, de quel œil la Sainte Vierge Mère de Dieu le voit-elle cogner son épouse et faire le joli-cœur auprès des femmes qui l'agacent ? Cela ne doit pas beaucoup lui plaire, à la Madone !

- Mais tu crois qu'elle reviendra, dis ? Elle me parlait, je n'ai pas entendu ce qu'elle disait.

- Hé ! De quoi peut-elle bien t'entretenir, la Madone ? dit Françoise lentement. Elle te reprochait tes péchés, voilà tout. Reconnais plutôt que tu n'as pas voulu entendre.

- S'il lui fallait les fumées de locomotive pour apparaître ? dit François déjà illuminé.

Il va donc guetter cette fumée miraculeuse, décide-t-il. François se rend à la gare de Vence pour connaître les heures de passage des trains au lieu dit le Cul-du-Diable. «Comment voulez-vous que je vous renseigne ? dit l'employé. Cette gare n'existe pas. Je vous conseille d'acheter le Chaix..» Ainsi le Chaix, horaire complet des Chemins de Fer Français, évinçant un missel latin, devient-il livre fondateur dans la famille. François apprendra à s'orienter dans ce livre mystérieux, à décliner ces tables du temps qui le contraindront à situer Lourdes et La Salette dans la géographie. Il initiera frères, sœurs, enfants, neveux, tous les Maury à cette Bible du rail. On lui doit pas mal de vocations parmi nos cheminots.

Cet ouvrage se révélera des plus utiles. Désespéré de ne plus revoir sa Madone ferroviaire, probablement embarquée sur d'autres trains, François s'en ira traquer Marie Immaculée dans ses pèlerinages officiels et déploiera à poursuivre la Vierge le même acharnement qu'il mit à l'agriculture ou à la passion des dames. Dans les gares par exemple, il s'approchait des locomotives aux crachats puissants, traversait leurs fumées fleurant le feu de coke, l'acier chauffé et le cambouis recuit, et enfin ouvrait les narines pour retrouver sous ces effluves un écho du suave arôme de sa madone ferroviaire.

Il commence par Entrevaux, village au nord du Gourdan, dont le curé vient de surprendre sa Vierge noire en train de pleurer des larmes de lait dégageant un miraculeux parfum de rose. *Le Petit Niçois* relate ce prodige lacrymal. Des larmes à la rose ! François Ier ne doute pas que la Madone l'appelle dans les Basses-Alpes en s'affligeant pour lui. Il s'embarque immédiatement et, grâce au Chaix, réussit à se jouer des correspondances des Chemins de Fer du Midi. A Entrevaux, il tombe sur le jeune abbé pète-sec que l'évêque successeur de Monseigneur Myriel vient de dépêcher à la place du curé local tellement énervé par ses visions parfumées à la rose qu'on l'a envoyé se reposer au grand-séminaire. Pas question d'approcher la Vierge noire miraculée. Le pète-sec la tient sous clé. «Quoi, la Madone en prison ? - Oui, par ordre de l'évêque ! » Il faut préciser qu'à l'époque les Vierges pleuraient trop volontiers dans les Basses-Alpes, le nouveau nom du département, Alpes-de-Haute-Provence, leur a rendu le sourire, semble-t-il. Bref, François Ier revient bredouille. Pas tout à fait cependant : il profite de la correspondance pour se promener dans Nice, tombe sur le magasin Fillod et Filles, articles religieux, de la Rue de Lépante, où il retient un exemplaire de toutes les Vierges debout exposées à la vente car il ne peut décider devant la vitrine celle qui correspond le mieux à son apparition personnelle. Cet achat constituera le premier fond de sa fameuse collection de Madones amassées au cours de presque quinze ans de pèlerinages

- Aucune qui ressemble à la mienne, soupire-t-il. Des Saintes Vierges d'artistes, pas plus !

Et quand ses sœurs ou les enfants lui rapporteront un plâtre saint-sulpicien :

- Mais ne me faites surtout pas une réputation de bigot, nom de Dieu ! Je leur pisse dessus, à la curaille, moi ! Seulement, elle me parlait, elle m'a dit quelque chose, la Madone, vous comprenez ? Je n'ai pas entendu ce qu'elle disait et voilà ce qui me turlupine sans arrêt.

Cette célèbre collection de Madones remplissait encore la mesure aux courants d'air quand j'ai connu la vieille Françoise. Partout s'y dressaient des Madones debout, la Madone post-saint-sulpicienne, dans toutes ses formes, ses tailles, ses nuances du blanc et du bleu, ses matériaux, ses attitudes d'offrande ou de prière. Uniformes dans leur variété même, les statuette s'alignaient en escouades monotones sur la cheminée, se glissaient entre les piles d'assiettes dans le buffet vitré ou dormaient mains jointes dans les tiroirs à côté des couteaux à fromage. Dans les chambres, elles grouillaient au dessus et au dedans des armoires, encombraient les étagères de coin, envahissaient le marbre des tables de nuit où elles avaient

même chassé le pot de chambre de son réduit traditionnel. Je n'oubliera pas cette vision poussiéreuse d'un troupeau de Vierges Marie tapies sous un lit, en train d'émerger des pénombres de l'oubli à travers un nuage de moutons.

Dans un seau, Françoise avait réuni des tessons de statuettes brisées : socles, doigts, épaules, auréoles, visages de la Sainte Mère de Dieu.

- Je ne me résous pas à les bazarder, disait-elle. Il les a cassées, d'accord. Mais sans le faire exprès, le pauvre : il n'y voyait déjà plus. La faute en retombera sur son mauvais ange.

En effet, François Ier perd la vue en l'espace de quelques mois. Le docteur croit d'abord à une cataracte précoce mais le chirurgien refuse d'opérer un cristallin limpide : il diagnostique, lui, une maladie du nerf, des virus, une saloperie incurable. Ses yeux abandonnent François Ier comme l'avaient quitté le goût puis le besoin des femmes. Le voilà , encore plein de puissance, voué aux ténèbres dès l'âge de l'été. Il ne prend pas cette fatalité si douloureusement. Que reste-t-il à voir du monde quand on a vu la mère de Dieu ? Certes, la cécité le privera à jamais de renouveler la vision tant espérée de sa Vierge. Mais il lui reste son nez. La Madone va se manifester à lui par les odeurs.

La brave, la douce Françoise installe l'infirme dans un fauteuil de châtaignier à l'ombre du tilleul et lui place une Vierge de plâtre entre les doigts. Là, il renifle vraiment la richesse du monde décoloré : que de vivants parfums chez les insectes, âcre coccinelle, velours mauvais de la punaise, que de nuances dans les poings des vents odorants aussi prompts aux caresses qu'aux gifles, et les bouffées des bruits, aboiements émanant des sueurs en fourrure, cris nauséux des coq aux relents plumassiers, et les arbres bavards d'arômes essentiels par toutes leurs feuilles selon les ombres et la brûlure du soleil, et les exhalaisons d'humus accordé aux saisons, non, la Vierge ne l'abandonne pas, le monde entier fleurit sa divinité. Le démon, vieil ennemi de Marie, a dérobé le regard de François Ier ? la belle affaire ! Alors, il n'apercevait même pas la couleur des mouches et maintenant, la Madone se manifeste désormais à son nez de façon bien plus sensible qu'à travers la fumée des locomotives : au travers des odeurs, elle lui envoie ses anges !

Oui, François savoure les anges : il en a plein les narines ! Ainsi appelle-t-il tout ce qui existe et qu'on ne voit pas. Il raconte en souriant ses histoires d'anges qui peuplent le monde des odeurs du monde. Il mobilise ses naseaux à répertorier les séraphins et les archanges. Il flaire aussi les anges déchus. Tous les esprits célestes qui fréquentent l'ombre du tilleul occupent ainsi son énergie d'infirme sans emploi,

Les enfants ont depuis longtemps déjà déserté le foyer. Seul Albert le cadet, qui a repris les travaux de la terre, habite à côté avec sa jeune famille dans une nouvelle maison au delà du territoire des mouches. Les autres travaillent à Nice ou à Antibes d'où ils remontent à Noël ou à Paques par pitié pour leur mère, non pour ce vieux qui a terrorisé leur enfance et qui ne les amuse guère maintenant qu'aveugle, il fréquente les anges. Il exige qu'ils lui lisent le Chaix d'une autre année. A chaque instant, il demande l'heure, lui qui n'avait auparavant d'autre montre que la qualité de la lumière.

A vrai dire, le fils aîné, François II, l'employé manchot des Tabacs et Allumettes, revient plus souvent que les autres. Il fait la cour à son père. Il cherche à se faire donner un bout de terrain : il y construirait la villa pour sa retraite. Les Tabacs et Allumettes offrent des crédits intéressants. La vieille mère Françoise aimerait bien que son aîné s'installe à côté. Le vieux évidemment fait lambiner tout le monde.

- Moi vivant, personne ne me dépouillera ! crie le père.

- Mais à mon frère Albert, tu lui as bien laissé construire sa maison sur le domaine, dit François II.

- Comment, sa maison ? Elle m'appartient, dit le père. Je le loge, voilà tout. Bien forcé puisqu'il s'occupe des terres. Mais je peux l'en chasser comme je veux. Et croyez-moi, je

n'hésiterai pas. Moi vivant, je reste le patron !

Albert assistait à l'entretien. Il pouvait se le tenir pour dit. Pourtant il prend la défense de son frère aîné :

- Le terrain à l'embranchement vers Tournettes ne fait pas tellement besoin. Si François s'en accommode...

- Tu disposes déjà de l'héritage, toi ? gueule aussitôt le vieux. Pour qui te prends-tu, Albert ? Je te connais bien, tu as les dents trop longues : il t'a promis quelque chose en échange, ton frère ? Autrement tu ne t'en mêlerais pas ! Ah ! je comprends : vous complotez entre vous deux, les frères. Vous voulez me mettre à la porte de chez moi, hein ? Foutez le camp, saloperies !

L'indignation faisait retrouver le patois qu'il détestait.

- Moi vivant, vous ne toucherez à rien. A rien ! Il vous faudra me tuer !

- Calme-toi, disait Françoise en riant selon son habitude. Qui songerait, à te tuer, toi ! Tu ne devrais pas mettre de telles idées dans la tête des enfants. Heureusement que tu as de bons fils... Moi, à leur place ! Tu te souviens de la Sicilienne ? Et vous, les petits, n'énervez pas votre père. Nous trouverons bien un moyen de vous arranger entre vous. Albert, va donc prendre une bouteille de Bellet, vous la boirez entre frère mais n'oubliez pas de trinquer avec Papa. Une famille unie !

Tout possédé des anges qu'il se sentait, François Ier se mettait en colère à tous propos. Pour rien. Pour tout ce qu'il ne comprenait plus. Et puis cette façon de toujours commencer ses phrases par "moi vivant..." qui le faisait si volontiers imaginer mort. Un jour par exemple, il entre en rage contre Albert et menace une fois de plus de lui reprendre la propriété et même de le chasser de la maison construite sur ses terres parce que ce dernier suggère des progrès : il propose en effet de remplacer les roses de mai, les chères roses paternelles, par les violettes, article indémodable qui devenait un débouché d'excellent rapport chez les fleuristes de boîtes de nuit « Moi vivant, je ne te laisserai jamais arracher mes rosiers pour tes foutaises. Des violettes, nigaud ! Je commande encore, mon garçon, tiens-le toi pour dit ! Et je t'ai à l'œil ! » Cette menace de "je t'ai à l'œil" dans sa bouche d'aveugle fait s'esclaffer tout le monde. Françoise prépare d'urgence une tisane lénifiante servie en entremet et ramène la bonne humeur autour de la table de Noël. Les enfants sourient encore de le voir se mettre en colère contre lui-même parce que, comme un bambin, il confond le soir et le matin. Ils sourient moins quand ils l'entendent tempêter contre son imbécile d'ange gardien qui par pudeur détourne la tête au lieu de l'empêcher de pisser dans ses pantalons. Ils ne sourient plus quand ils le voient écraser avec rage son assiette de daube sur l'horloge où il a senti remuer un ange déchu, maléfique. Alors ils réalisent quelle vie de pitié mène leur sainte de mère, Françoise, et se mettent à la plaindre.

Quand je les ai connus, ils la plaignaient encore mais elle refusait cette compassion.

- Les beaux jours qu'il m'a donnés, votre père, quand même ! disait-elle. Je ne comptais plus pour grand chose vers la fin, il faut l'admettre. Le pauvre, il ne vivait déjà plus qu'avec son ange gardien ! Il lui parlait doucement avec des mots de langages mouillés. Avec nous, les vivants, il se mettait sans cesse en colère. A la fin il faut croire que cet ange gardien-là n'a plus suffi à la tâche. et qu'il a appelé des copains à la rescousse pour s'occuper de lui. Cette nuit-là, quand j'ai vu entrer un troupeau d'anges par la fenêtre de la chambre...

- Quoi ? Vous aussi, vous avez vu des anges ?

- Oh ! cette fois-là seulement, dit Françoise. Tu ne me crois pas ?

- Vous, Tante Françoise, je ne demande qu'à vous croire. Mais voilà, je ne crois pas aux anges, moi.

- Je n'y crois pas beaucoup non plus, dit Tante Françoise, mais il faut faire avec ce qu'on a. Cette fois-là, je n'avais que les anges. Il y en avait bien une douzaine sinon plus, ils agitaient leurs petites ailes lumineuses, oui, des ailettes toutes rondes électriques en collier sous leur

tête de nourrisson sans corps, j'ai compris que la Vierge envoyait chercher mon François. Les anges l'ont entouré, ils l'ont soulevé je ne sais pas comment ils s'y prennent car ils n'ont pas de bras, ces angelots, et François qui pesait son poids ne réalisait même pas qu'on l'emmenait vers la Madone, il avait abandonné ses sens dans son sommeil parce que j'avais versé du rhum dans sa tisane pour bien l'assoupir ce soir-là et il dormait debout, il n'a pas souffert, j'ai vu son nez qui basculait, ses pieds qui dépassaient de sa chemise et je l'ai vu tomber dans le trou noir...

- Quel trou noir, Tante Françoise?

- Le trou noir du ciel.

- Ah bon. Mais dites-nous, il n'avaient pas un peu l'air gitan, vos anges ?

- Je ne comprends pas pourquoi tu vas chercher du gitan cette fois-ci, dit Tante Françoise.

- Et bien entendu, pas de témoin, là encore ?

- La nuit, on ne rencontre personne au milieu des champs, dit Françoise.

- Excusez-moi, là, je ne comprends plus. Les anges ont-ils enlevé Tonton François chez vous par la fenêtre de la chambre ou bien dehors en plein champ ?

- Je crois que, cette fois-ci, j'ai raté mon histoire d'enlèvement par les anges, dit Françoise troublée. Je vais vous la raconter à nouveau. Vous comprendrez mieux ce miracle incompréhensible.

Les explications reprenaient et en évoquant cet enlèvement surnaturel, Françoise dont la voix tremblait, imitait cette fois la légèreté des anges et on souriait de voir cette petite vieille malicieuse si délicate dans son tablier à fleurs, se démener et s'envoler avec tant de maladresse pour mimer l'assomption finale de François Ier. Mais finalement, elle ne répondait pas aux questions précises qu'on peut se poser quand on ne croit pas aux anges : où avait pu disparaître le vieux ? et comment ? et grâce à qui ?

La réponse se trouve-t-elle dans les événements qui ont suivi cet effacement du pauvre François Ier ?

Peu de jours après cette nuit angélique, en effet, le Cul-du-Diable recommençait à exhaler des regains de chair en décomposition emportés par des tourbillons de mouches bleues. Assurément la canicule occasionnait ces miasmes, prétendit Albert qui jeta immédiatement une dalle de béton armé, épaisse comme un tombeau, sur l'orifice du gouffre. D'ailleurs Bébert, son fils aîné venait de faire ses premiers pas, à six mois paraît-il, et le jeune papa craignait que l'enfant ne courre illico se jeter par mégarde dans ce maudit trou. Je m'étonne un peu qu'un enfant de six mois galope, même dans une famille prolixe en records, mais il fallait bien une explication à l'urgence de cette dalle bétonnée de fer qui irrita beaucoup François II et qui lui fit même parler d'assassinat prémédité dont il fallait d'urgence informer la police.

- Si je comprends bien, lui dit Albert, tu veux envoyer ta mère à la guillotine ?

Cette réflexion calma ses cris et il trouva même cette dalle entièrement à son gré lorsque sa mère Françoise, désormais seule à décider de la propriété, l'autorisa à construire une villa à l'embranchement de Tourrettes. Malheureusement, elle ne pouvait aliéner ce terrain devant notaire en l'absence de son mari, légitime propriétaire jamais décédé, donc officiellement vivant. Mais enfin, les deux frères, Albert et François II possèderaient leur maison sur un lopin du familial, qui leur appartiendrait un jour. Ces arrangements de maisons appartenant à des fils vivants mais bâties dans la propriété de leur père pas mort compliquèrent longtemps les partages d'héritage, empoisonnant les relations à l'intérieur de cette famille d'apparence si unie et dont la bonne fortune avait commencé grâce au Cul-du-Diable. Le gouffre a même disparu des cartes d'état-major depuis que, pour effacer tout souvenir des dangereuses pourritures, Albert jeta sur la chape de béton un tombereau de bonne terre où ils ont planté un de ces anciens rosiers aux redoutables épines et aux fleurs légèrement musquées, suaves à

faire défaillir jusqu'aux abeilles.

Le secret de Marcel

Le deuxième frère précédant Pépé Félix, notre grand-père, dans la brochette des frères et sœurs Maury se prénommaient effectivement Marcel. Son extrait d'état-civil indique : ni mariage ni enfant.

Voici ce qu'autrefois j'ai appris de plus à son sujet par Pépé Félix et sa fille Juliette, ma mère :

Physiquement, ce Marcel existait surtout de profil. Des photos le prouvent. Regardé de face, son individu se résumait à un corps effilé sans beaucoup d'épaule, sorte d'asperge poilue et ambulante. On n'a jamais rencontré quelqu'un d'aussi plat. Cette absence d'épaisseur n'a certainement pas influencé son absence de mariage et de descendance parce que vu de profil, où il avait donc reporté toute son acuité d'existence, il redevenait tout à fait normal et même plutôt beau garçon avec teint d'ivoire, cils à rendre jalouses les filles de la famille et moustache à la Prince de Galles cachant des lèvres à chansons. De plus, courageux au travail, bricoleur, sobre. Capable de valser à l'envers. Avec de tels atouts et sans beaucoup chercher, on rencontre facilement des jeunes filles et même de bons partis à courtiser, qui trouveraient fort reposant un mari à épaisseur variable.

Mais des jeunes filles, Marcel n'eut jamais besoin d'en chercher parce que la blonde de sa vie lui tomba sur le cœur avant la puberté, paraît-il. Oui, encore tout gamin, il réinvente les bouquets galants posés à l'aube sur le seuil de la bien-aimée et les sérénades dans les nuits d'été. Or le paternel de la donzelle possède une oreille très chatouilleuse à la sérénade, la musique galante le pousse à tirer des plombs vers les étoiles pour leur zigouiller le vague-à-l'âme environnant. Quant à la donzelle, au contraire, elle s'obstine à rester sourde à la roucoulade et Marcel, pauvre pigeon, retrouve jetés sur le tas d'ordures ses bouquets maladroits si amoureuxment maraudés dans les jardins.

Félix n'a jamais voulu me confier le nom de cette farouche dulcinée. A cause de la honte ? Probablement. Selon lui, il s'agissait d'une famille fortunée dont le père n'entendait pas donner l'unique héritière à un va-nu-pieds de Maury. Misère dans l'amour ! Félix brandissait là une explication favorable au Prolétariat International. Il ne lui venait pas à l'idée que simplement la fille pouvait avoir le sentiment plutôt porté vers une silhouette d'amoureux jouissant d'autant d'épaisseur de face que de profil. En d'autres termes, que notre Marcel ne lui plaisait pas. Cela arrive.

- Je reconnais bien ta langue de vipère, Juliette ! disait alors Pépé. Où as-tu vu que les Maury ne plaisent pas aux femmes ? Elles nous embrassent les genoux !

- Tu vois Mathilde Coulomb embrasser les genoux de Tonton Marcel ?

- Il ne s'agit pas de Mathilde, nom de Dieu ! gueulait tout de suite Pépé. Je te l'ai répété cent fois. D'ailleurs, elle fait au moins cinq ans de plus que lui !

- Justement ! A cet âge-là, les garçons choisissent toujours la taille au dessus, disait Juliette.

- Tu vas la fermer, sale teigne ?

- Si tu te mets si vite en colère, cela signifie que j'ai encore touché juste, disait Juliette. Non mais, Mathilde Coulomb ! A quoi a-t-on échappé dans la famille : une rapiate qui t'arracherait une figue entre les dents !

- Comment crois-tu qu'on vole la propriété, nigaude ? Impossible d'imaginer Marcel amoureux de ce genre de ce... de cette...

L'indignation l'étouffait.

Mathilde ou pas, cet amour contrarié, secret de notoriété publique, produit tout d'abord les meilleurs effets humanistes sur le jeune Marcel. Il se jure de conquérir sa bien-aimée par la vertu et vertueusement s'y applique

Il lui faut d'abord se rendre présentable. Tout naturellement, il essaie d'abord le travail : son frère François Ier, fournisseur estimé des parfumeries de Grasse, lui fait obtenir un poste de confiance, payé au pourcentage. Il se présente du meilleur profil : on lui confie le soin de constituer les équipes de cueilleuses de jasmin. La fleur de jasmin, goutte du lait de la nuit, se ramasse au meilleur avant l'aube. Marcel sait choisir des Piémontaises au regard de hibou. En une saison, il s'y taille un fief. Champion du rendement.

Mais le travail rapporte trop lentement quand on traîne des dynasties de retard sur la fortune : son premier salaire, à la Saint-Michel, il le joue. Et comme le désespère un amour malheureux, la chance au jeu le rend heureux, le proverbe ne ment pas. Le voilà riche à dix-huit ans. Il n'en parle à personne, et encore moins à la famille car il a son idée : il file poser en douce son petit tas d'or sur le bureau d'un notaire qui lui solde illico la première affaire qui se présente, un gentil domaine agricole en état de marche. Le voilà propriétaire.

A ce point du récit, les avis diffèrent. Juliette prétend que Marcel, à un certain moment du poker, gagna le domaine directement de son propriétaire lequel lui proposa même sa femme, lot que Marcel refusa non par mépris mais par fidélité à sa dulcinée secrète. Le notaire n'aurait fait que transcrire les actes.

Peu importe ce détail qui ne change rien au destin de Marcel. Instruit par l'exemple de celui qu'il a plumé, il se promet de ne plus jamais toucher aux cartes ni aux dés ni même aux dominos. Le voilà propriétaire, donc. Et de quoi ? D'une bonne terre légère et saine exposée au redoux où la vue donne jusqu'à Mouans-Sartoux. Plantée, cette terre ? Oui, des plants neufs et vigoureux, de la plante en état de marche. Quelle plante ? hé, du jasmin, pardi !

- Voilà bien la preuve qu'il avait joué directement avec le propriétaire et pas dans un tripot de Grasse ! dit Juliette.

Le jasmin, il commence à bien connaître la question. Il tutoie tout le monde dans les usines à parfums, dopées par l'essor des articles de luxe. On l'aime bien, on veut l'aider, ce petit jeune au profil plein d'ambition, on ne discute pas trop ses poids ni ses prix. Il faut en cueillir, du bout de l'ongle, de ces minuscules fleurs de jasmin pour atteindre le kilo ! On ne va pas mégoter sur quelques grammes de rosée... Lui reste-t-il quelques poignées de fleurs en fin de saison, il imagine d'en faire fabriquer de la confiture. De la confiture de jasmin ? On en fait bien avec les violettes et les roses. Sous la marque "Maury's Jasmine Jam, produit du terroir provençal" il diffuse sa confiture, une nouveauté mondiale en jolis petits pots, dans les boutiques de prestige de la Riviéra. Surtout il a saisi l'unique loi économique : le travail enrichit ceux pour qui d'autres le font. Il loue des terres et transforme sa ferme en exploitation. Il y exploite des journaliers piémontais, bûcheurs et corvéables. Pour le reste, il fait des affaires comme les confitures.

Dans le même temps, son amour s'exaspère. Quand avant le blémissement de l'aube, il dépose sur le seuil de sa bien-aimée un simple lys accompagné d'un pot de confitures garanti "pur jasmin pur sucre", il retrouve le tout brisé, piétiné, ostensiblement mêlé à la poussière du chemin. Côté cœur donc, la propriété ne sert pas à grand chose. Il pleure pour la première fois.

- Au moins un qui faisait exception ! dit Juliette. Dans la famille, vous autres les hommes, vous vous arrangez pour naître privés de glande lacrymale. Pas question en tout cas qu'une femme vous tire la moindre larme.

- Je ne vois pas pourquoi les femmes feraient pleurer ! dit Félix. Mais à le voir chialer comme un gosse, mon frère Marcel, un homme pour qui les affaires allaient si bien, on se disait que quelque chose déjà ne tournait pas tout à fait rond dans sa tête.

On ne sait pas tout. Marcel naviguait volontiers dans le secret comme on peut s'y attendre de la part d'un individu insaisissable de face. On ne sait pas, par exemple, si un beau matin il n'a pas revêtu son plus beau profil des dimanches pour s'en aller faire sa demande en mariage au paternel de la dulcinée. On peut s'en douter. Il ne l'a jamais dit. Oui, il a dû s'avancer jusque là. Il a des biens sous le soleil maintenant, il a fait ses preuves. Entre propriétaires cela pourrait s'arranger. Mais la fille ? Elle demeure imperturbable, semble-t-il.

On devine ce refus à cause des changements soudain sur la personne de Marcel. Il se met à porter un foulard de soie, des chaussures lugubres qui craquent sous le vernis. Il se fait friser les cheveux en guidon de vélon et se roule la moustache à la Prince de Galles, ce qui lui équilibre un peu la face par rapport au profil. Il découvre les lotions de toilette. On le voit rajeunir : comme il a à peine plus de vingt ans, il fait enfin son âge où l'on ne sourit guère. Il se met à fréquenter les fêtes où il se révèle facilement champion d'une danse nouvelle, le paso doble, espagnolade qui se danse de profil, ce qui l'avantage. On ne voit que lui : il se démène sans joie sur toutes les musiques, il invite tristement toutes les cavalières à valser à l'envers, il offre des tournées générales sans jamais toucher un verre puis disparaît du bal parmi les premiers, en même temps que les demoiselles de bonnes familles.

Qui voudrait séduire quelqu'une en attisant la jalousie, ne s'y prendrait pas autrement. La seule donzelle qu'il n'ait jamais invité à danser, qui la connaît ? Il a tenu indistinctement entre ses bras, le temps d'un fox-trot musette, toutes les jeunes filles de l'été - toutes, sauf celle qu'il rêvait de serrer pour l'éternité. On ne lui soupçonnera jamais aucun flirt, aucune aventure sentimentale.

Il gardait en silence celle qui lui serrait le cœur. Il ne parlait jamais des femmes, aucune autre ne comptait pour lui. Il parlait des arbres. Non, il parlait *aux* arbres. Enfin, non : il parlait surtout à un arbre bien particulier. Cette fantaisie l'a pris après son acquisition du bois de Baladié...

- Lequel bois de Baladié il avait acheté au Vieux Coulomb, n'oublie pas de le préciser ! dit Juliette.

- Le père de Mathilde ? demandai-je.

- Oui, le chasseur d'étoiles, dit Pépé Félix. Ne ricane pas, Juliette, cette transaction ne prouve rien. Les Coulomb commençaient leur reconversion dans l'immobilier, ils fourguaient leurs terres pour s'acheter des appartements de rapport à Nice. Le bois de Baladié jouxte l'exploitation des Maury. Normal que Marcel s'en porte acquéreur.

A cette occasion, il décide même d'offrir un pique-nique à la famille. Il se souvient soudain que nous existons. La réception se tiendra sous le grand chêne albinos du Baladié dont il nous prépare la surprise. Quelle surprise ? Tout le monde le connaît, le grand chêne albinos du Baladié ! Ce monstre botanique dépasse en antiquité les oliviers du Péloponèse et en même temps ce diable d'arbre enchanté s'arrange pour paraître fringant de nouveauté, il étend un feuillage serré, des rameaux aux reflets de tourterelle, il laisse couler une ombre à glacer les nids, il a une façon d'escalader le ciel qui sent le soufre. En vérité, dans ce grand chêne albinos du Baladié niche une vraie nymphe, transparente et un peu sottie, ignorant que la Mythologie n'a plus cours depuis belle lurette, elle s'acquitte de sa fonction de nymphe comme au temps de Théocrite, à savoir : exprimer l'âme têtue du végétal. Hé bien, voilà que cet arbre fantastique, son ombre, son âme appartiennent à ce phénomène de Marcel et il y invite la famille en pique-nique.

Quand un célibataire reçoit, l'usage veut que les mères, les sœurs, les belle-sœurs s'amuse à faire la cuisine à sa place. On n'a jamais vu autant de farcis que ce dimanche-là sous le grand chêne albinos décoré et tendu d'un léger vélum éblouissant, oui, au moins six mètres-carrés de farcis qu'il faut se dépêcher d'avalier avant que les guêpes n'attaquent et le rouleau de saucisse que Marcel rôtit sur le gril chauffé à blanc monte à la dimension d'un rouleau

compresseur.

Quand chacun se retrouve gavé et les hommes sombrés dans leur sieste verrouillée au blanc de Bellet, les mères, les sœurs, les belles-sœurs examinent plus attentivement la décoration du grand chêne albinos du Baladié. Où Marcel a-t-il déniché ce vélum si blanc, si léger ? Chez Conjugo, pardi, “la boutique des mariages heureux”, comme dit la réclame. Loin d’endormir Marcel, le blanc de Bellet lui délie la langue. Il a choisi du tulle, oui, celui-là même utilisé pour les traînes de mariée. Et dans la foulée, il a aussi acheté quelques guirlandes de fausses fleurs d’oranger en cire pour les pendre au dessus de l’affût qu’il a dissimulé entre les hautes branches, on le voit mal d’ici, penchez-vous un peu, là, plus à gauche, j’ai retiré l’échelle pour empêcher les enfants d’y grimper, mais j’ai construit une vraie cabane là-haut avec un plancher assez vaste pour m’y allonger quand me prend l’envie de me sentir bercé par le ciel. Ma cabane domine tout. La vue s’y prolonge fort loin, jusqu’aux remparts d’Antibes, jusqu’à la mer et quand le vent empoigne les ramures, elle navigue tout à fait dans le roulis de tempêtes car les feuilles couleur d’eau se cognent avec des bruits de paquets liquides. “Alors j’écoute ma plus haute branche, elle me fait peur, arrête de craquer, je lui dis, tu ne pourras pas partir, tu vas te faire du mal et ça me fait souffrir, à moi. Pour la calmer je lui chante quelque douceur, elle finit par s’endormir dans mes bras, je la sens lourde, avec son poids lointain de racines...” Les femmes de la famille écarquillaient les yeux et ne pouvaient plus résister aux larmes qui leur montaient du cœur à mesure qu’il déroulait ses mots désespérés par le délire d’amour.

- Tu ne m’ôteras pas de l’idée qu’il parlait de Mathilde, dit Juliette.

- Il parlait d’une femme qui lui soulevait des souffrances dans la tête, dit Félix tristement. Je n’en sais pas plus, moi. Pourquoi accuses-tu Mathilde ? Parce qu’on l’avait élue Reine de la Bataille de Fleurs la malheureuse année du char de Marcel ?

Le char de Marcel maintenant.

Autrefois on célébrait les rosières. De nos jours on choisit parmi notre belle jeunesse une Reine, ses deux Demoiselles d’Honneur et son Chevalier Servant pour conduire la bataille de fleurs qui traditionnellement tourne le lundi de Pâques sur la Place du Grand Jardin. Le mot “bataille” ne doit pas abuser, on n’y fait battre que les cœurs sous d’innocents déguisements, la fête se borne à un défilé de chars fleuris, à quelques poignées de confettis, à d’affreux raffuts de fanfares qui ont le mérite de terroriser les pigeons ramiers. Hé bien, cette année-là, Marcel décide de présenter un char. Il s’inscrit sans rien dire à la famille. Nous l’apprenons par la bande, au plaisir des mauvaises langues. Son char représentera un énorme pot de confiture, dit-on, réclame pour la “Maury’s Jasmine Jam, produit du terroir”.

Construire un char nécessite un sérieux travail d’équipe. La famille se retrouve déjà les manches. On attend qu’il demande de l’aide aux Maury. Il ne demande rien à personne. Il s’enferme dans son garage dont il aveugle les fenêtres par du papier journal. Il s’y active jour et nuit. Ses Piémontaises ont ordre de lui poser devant la porte du garage dès le matin de Pâques tant de paniers de fleurs rouges, tant de fleurs blanches, tant de rousses, de jaunes, il a tout remarquablement organisé, comme à son habitude. Nous autres, nous courbons les épaules, tristes qu’il ne nous admette pas à partager la construction de son pot de confiture.

Le lendemain de Pâques, nous guettons le chef d’œuvre, en prenant des airs distants. Soudain, on entend de grands coups sourds dans le garage, une sorte de tonnerre qui fait s’envoler de frayeur les pigeons du toit, on voit trembler les moellons des murs et justement un pan de la façade explose subitement et s’effondre, découvrant le profil de Marcel, enragé, armé d’une masse, en train d’abattre le bâtiment de l’intérieur. Il tape à coups redoublés. Il brame de longs cris funèbres entre l’effort ou les sanglots. Il nous appelle suppliant :

- Aidez-moi, déblayez les gravats, vite !

On s’approche.

- Tu démolis ton garage maintenant ?

Il continue à taper.

- J'ouvre ! Le char, il ne passe pas par la porte, je l'ai construit trop grand !

A cet instant, la moitié du toit s'écroule sur lui, il s'affale en sang dans les décombres, disparaissant sous les amas de tuiles. Il pleure comme un enfant.

A l'hôpital, quand on a lui sortira son casque de velpos, sa crinière apparaîtra blanche. Ses plaies et ses fractures mettront plusieurs semaines à mal se rafistoler sous une carapace de plâtre d'où son corps sortira tordu et balafré de tous côtés, ce qui lui équilibrera les volumes, curieusement, comme si les attelles et les bandages l'avaient épaissi de face et laminé de profil. Mais ces détails alors n'importeront plus guère.

Le char qu'on aperçoit dans le garage explique le secret dont s'entourait Marcel : on découvre, prodige, deux immenses oiseaux aux ailes frémissantes, deux colombes lyriques en parade d'amour, prêtes à l'envol et bec à bec, l'une blanche et l'autre rouge, autant de plumes autant de fleurs, magnifiques. Des tessons de tuile les déchiquètent par endroits, laissant cruellement apparaître, carcasse crevée, du grillage de poulailler entre les fleurs. L'oiseau rouge ouvre un sévère œil rond, la colombe baisse modestement les paupières. Hélas ! Dans son char, Marcel avait tellement soigné l'effet de profil du sujet qu'il avait oublié d'en accorder l'épaisseur à l'ouverture du garage.

Les jours suivants, la famille, les voisins ont défilé autour de ces oiseaux de malheur. Il venait même des gens des parfumeries de Grasse, qui tenaient de l'estime pour Marcel. Ils hochaient la tête, tournaient autour du machin et s'en repartaient en silence. Cela avait des airs de cimetière. Puis des enfants ont un peu chapardé du fil de fer et du grillage. Alors François Ier qui, en tant que frère aîné prenait soin de la propriété pendant le séjour de Marcel à l'hôpital, réunit les Piémontais et sous leurs yeux flanqua le feu au garage en promenant un brandon sur les fleurs séchées des oiseaux.

- Ah ! Marcel les avait bien blousés, les naïfs, avec son bobard de pot de confiture !

- Tu oublies la lettre M inscrite sur les ailes, dit Juliette. Autant dire : la colombe blanche, Mathilde et la rouge, Marcel.

- Pas du tout ! M et M cela donne Marcel Maury, dit Pépé. Il a seulement décomposé ses propres initiales. Crois-moi, Juliette, je n'aime pas que tu mêles Mathilde à l'existence flamboyante de mon frère Marcel.. Tant qu'à mourir d'amour, il méritait mieux que cette réactionnaire bornée. Voilà pourquoi je dis qu'il aimait une femme qui n'existait nulle part ailleurs que dans sa tête.

Juliette haussa les épaules.

Au retour de l'hôpital, Marcel passe devant sa maison sans y entrer. Il ne jette pas un regard sur ses confitures, ses jasmins, ses Piémontais. Il grimpe directement dans son affût caché au haut du grand chêne albinos du Baladié. Il n'en redescendra pas vivant. Son agonie durera trois années.

Cette maladie de s'établir mystique dans les arbres touche volontiers les fadas dans nos régions. D'abord parce que nous disposons de quelques belles futaies aptes à ces vocations, cela nous évite le labeur d'élever les colonnes comme pour les stylites en Syrie. Ensuite parce que nous bénéficions d'une remarquable palette de vents de caractère. J'ai remarqué que chez les anachorètes de pays aux vents insignifiants, l'ermitage arboricole ne fait guère florès : on ne se perche pas pour renifler un air maigrement coulis quand on tient des comptes violents à régler avec l'injustice des cieux et les dieux. Non, on a alors besoin d'une solide tempête, généreuse en anges combattants et en démons boxeurs. Je n'avance pas cela pour excuser mon frère Marcel mais pour le comprendre, dit Pépé Félix.

Il organise très vite son existence arboricole. Il lui suffit d'un seau et d'une corde. Il descend le seau jusqu'à terre, comme pour tirer l'eau d'un puits. Sauf qu'au lieu d'eau, il remonte dans

le seau les victuailles que les mères, les sœurs, les belles-sœurs y ont déposées. Les farcis, le boudin, les sardines en boîte, il les balance tout de suite par dessus bord. Les femmes comprennent vite ce qu'il désire : désormais, il ne goûtera que des oignons, de l'ail, du caillé avec son pain. Y ajouter quotidiennement une raisonnable dame-jeanne de blanc de Bellet. Il ne se lave qu'avec la pluie. On le voit de loin se dresser nu et aboyer contre l'orage. Autrement il se terre sous les feuillages, à peine s'entraperçoit parfois une crinière où brille un regard sauvage. Les excréments pleuvent des branches. Les mois d'été, quand la puanteur s'exaspère, des nuées de mouches s'agglutinent à l'arbre qui, noir en pleine lumière, bourdonne comme l'orgue dans l'église.

Les nuits de pleine lune, les femmes rajoutent dans le seau une gourde supplémentaire de blanc de Bellet. Elles ont imaginé ce sédatif contre les vociférations que Marcel adresse à la voie lactée et qui déchaînent à travers la pénombre terrestre les hurlements des chiens incapables de comprendre le sens des injures qu'ils répercutent de niche en niche pour célébrer l'infamie d'une "sacrée putana".

D'autres nuits, surtout par temps couvert, Marcel sanglote des berceuses dans un italien à tourner muets les rossignols.

Un 25 février qu'il neige sur les fleurs blanches des amandiers, le seau aux victuailles, plein de la veille, ne remonte pas. On dresse une échelle, on découvre Marcel raide mort. Une maigreur terrifiante. Il serre entre ses chicots une médaille en argent de la Madone qu'on ne parviendra pas à lui retirer. Je me souviens bien de cette date, 25 février, parce que j'avais lu sur le calendrier des Postes qu'on fêtait ce jour-là Saint Roméo.